

Écrivain en vain

Cette nouvelle a été écrite sous la direction de Sophie Vallon dans le cadre d'une résidence d'écriture organisée par l'Antre Parenthèse au Gîte de Chaloux à Simiane la Rotonde.

« Allez, avance ! Tu ne vois pas qu'il est vert ce feu ! ». Je suis en retard et cet abruti consulte ses mails ou je ne sais quoi, au lieu de regarder la circulation. Je pensais retrouver le Gîte de Chaloux de mémoire, mais ils ont dû modifier la route ou ajouter un rond-point. Et ce foutu GPS qui déraile tout le temps, quelle poisse. J'aurai bien emporté avec moi quelques exemplaires de mon dernier roman, comme au bon vieux temps, mais je vais dans cet atelier d'écriture incognito. Quatre ans sans aucune publication, trois ans que je n'ai rien écrit, que dalle, pas une nouvelle pas un poème, rien. Au moment de prendre la route, j'ai consulté mon compte, l'à-valoir promis par mon éditeur n'est pas arrivé. L'enfoiré, il veut s'assurer que je me suis vraiment rendu à ce stage avant de payer. Il est convaincu que ce retour aux sources relancera mon imagination.

Quand j'ai appelé pour l'inscription, Sophie, l'animatrice, a reconnu ma voix sans hésiter. On a parlé de choses et d'autres puis elle a évoqué mes romans. Mis à part Sophie, qui s'en souvient. Aujourd'hui, lorsque j'arpente les boulevards, personne ne m'interpelle. On ne me demande plus de selfies et je n'entends plus ces chuchotements à la terrasse des bars disant : « regarde le type là-bas, on dirait l'écrivain, tu sais celui de la Grande Librairie, le mois dernier ». Je restais impassible devant mon café, comme si je n'avais rien entendu. Mais quel bonheur je savourais dans ces moments-là ! Quand Sophie a entendu que je souhaitais m'inscrire à ses deux jours d'atelier d'écriture dans le Luberon, un blanc est passé. Alors, je lui ai expliqué ma panne d'inspiration, mon dernier ouvrage en chantier depuis trois ans, et mon angoisse grandissante sous la pression de mon éditeur. Je n'ai pas osé lui avouer ma honte de revenir à ce statut d'écrivain, moi l'écrivain humilié par cette proposition, mais elle a compris. « Tu veux rester incognito, c'est ça ? » M'a-t-elle demandé. « Juste mon prénom, je pense que ça ira », ai-je répondu. Elle a nommé deux ou trois de personnes connues dans le passé que je retrouverai, avant de conclure par : « ne t'inquiète pas, on se débrouillera pour l'anonymat ». Puis nous avons raccroché.

Peut-être est-ce une bonne idée cette retraite avec ces gens passionnés, éloignés du professionnalisme éditorial, sans arrière-pensées commerciales. Mais quand même, j'ai

commis quatre romans chacun meilleur que le précédent, avec des ventes qui gonflaient à chaque parution. Je n'ai pas encore reçu de prix littéraire, mais on m'attendait pour le cinquième, et moi j'espérais tant. Puis la source s'est tarie.

Aujourd'hui, je passe mes après-midis devant la télé, portable à la main. Facebook, YouTube, Instagram, toute mon énergie s'écoule comme une eau de vaisselle dans un évier. Je me répète que je devrais m'arracher à ce canapé, me décoller ce téléphone des doigts et me mettre au boulot, ce rêve devenu réalité. D'habitude, je m'impose un minimum de cinq pages par jour, coûte que coûte, avec ou sans plaisir, seule l'efficacité compte. Dans la chambre, l'ordinateur est là, sur le bureau avec les cahiers pour prendre des notes et des notes en attente. Un carnet rouge, l'autre vert à spirale. Sur l'étagère du haut, trônent, bien droit, un Larousse et un Robert. Un petit dictionnaire de synonymes écorné posé à main gauche et dans le tiroir de droite, une boîte de biscuits secs, bien croustillants, une tablette de chocolat noir, à soixante-quinze pour cent, deux paquets de mouchoirs. J'ai même, pour les moments difficiles, lorsque mon voisin joue de la perceuse, deux bouchons pour les oreilles et la bouteille d'eau comme dans les conférences. L'endroit est idéal pour travailler. Mais passant devant la porte entrebâillée, je regarde le clavier aux touches lissées de les avoir tant tapotées. Un peu creusées en leur milieu, elles ont la taille de la pulpe de mes doigts. Mais je n'y entre plus bien que le fauteuil, légèrement tourné vers l'ouverture, me tende ses accoudoirs en inclinant son dossier. Parfois, il me semble bouger. Son tissu noir lustré scintille une seconde au soleil, un appel à y poser mes fesses. Il suffirait que je m'assoie et tout repartirait. L'affaire d'une seconde. C'est moins violent que de se jeter à l'eau, c'est simple et je n'y arrive pas. Je passe. Je me dis alors que j'écirai tout à l'heure, en tout cas avant la nuit, au moins quelques lignes, pour réamorcer mon désir, mais non. La chambre est confortable. Exposée sud-est, l'hiver j'ai besoin de peu de chauffage. À la belle saison, avant d'étouffer aux heures chaudes, j'induis un léger courant d'air avec la baie vitrée du salon, et mes cahiers lèvent doucement leurs feuilles sous l'effet du vent. Il n'y a que le chocolat : l'été, il reste au frais dans la cuisine.

Je m'avachis à nouveau devant le poste. Abruti de publicité, j'attends une quelconque nouvelle série. Je me mens, je le sais, à prétexter chercher l'inspiration dans un épisode. Alors le gîte de Chaloux, deux jours sans télé ni connexion... pourquoi pas.

Ce matin, comme j'allais me raser, j'ai observé mes rides un peu plus creusées et j'ai su qu'il faut que j'arrête de boire. J'ai tellement changé que je me suis demandé si Sophie allait me reconnaître physiquement. Voilà deux ans que je picole. J'ai compris : je ne suis pas Charles Bukowski, l'alcool ne m'inspirera jamais, et puis il avait tant de talent.

C'est par les ateliers d'écriture que tout a commencé, jusqu'à la publication de mon premier livre. Puis tout m'est monté à la tête, goûte à goûte sans que je m'en aperçoive, deux puis trois romans. Loin des tirages énormes des stars de la plume, j'accédais à une notoriété nationale de quelques mois à chaque parution. J'ai cru être arrivé. J'ai cru qu'écrire m'était devenu chose naturelle, comme la respiration et le quatrième s'est moins vendu.

Après quelques détours, j'ai enfin trouvé le petit chemin caillouteux en pente douce, qui mène au gîte. Bordé d'un talus à droite, il offre sur la gauche une vue sur un vallon où des pics résistants à l'épreuve de l'érosion dominant les pins et les chênes. Je suis le dernier, très en retard.

Au tour de table de présentation, j'ai fait comme prévu. Sophie a bien joué le jeu. Pour le moment, personne ne me reconnaît. L'animatrice entame la lecture d'un passage du dernier roman de René Frégni : « Dernier arrêt avant l'automne ». Je m'attarde alors sur chaque personne pour tenter d'y fixer les prénoms, entendus quelques secondes auparavant. J'essaie de me souvenir de celles et ceux avec qui j'ai partagé, il y a si longtemps déjà, d'autres ateliers. Ce matin, j'ai décidé de ne pas me raser. Tant pis pour la sale gueule. À trente ans, une barbe de quatre jours donne des airs de baroudeur, à plus de cinquante comme moi, avec le poil grisonnant, je ressemble à un vieux crade mal léché. Mais ce masque, cette barrière, c'est pour la bonne cause, elle contribue à mon incognito.

Comme chaque fois en atelier, après l'énoncé de la consigne, chacun s'isole pour écrire dans le temps imparti, avant la restitution en groupe. Le gîte de Chaloux est une ancienne ferme du XVIII^e siècle. Massive, posée dans un écrin de verdure, elle semble poussée de cette terre rude, mûrie de ce soleil impitoyable et pétrie de mains calleuses aujourd'hui disparues. Je traverse la cour où de larges dalles rocheuses, un peu pentues et inégales, affleurent. Papier sur les genoux, je m'installe face à la maison sur un banc de fer forgé. Quoique tordu, il est solidement ancré dans le sol. Je me sens bien. Je regarde la façade percée de portes de guingois, de fenêtres encadrées de pierres taillées, surmontées de linteaux de bois qui laisse paraître une meurtrière devenue inutile. Je ressens un profond sentiment de paix. Je vais écrire, j'en suis convaincu. Je saisis mon crayon. Le vent qui joue avec les feuilles de figuiers, accompagnés de l'odeur d'un feu de bois, me chante mes premiers mots. Je ne sais si c'est la consigne ou le léger mouvement de l'air qui m'entraînent vers un souvenir d'enfance. J'écris. Je pose sur le papier les images d'un lointain après-midi où, dans mon landau, près d'un canal bordé de peupliers au nord de la France, je m'éveillais sous l'effet d'un balancement plus fort des cimes. Ouvrant les yeux, j'entrevois alors les feuilles scintiller dans le ciel clair, et

désorienté, j'étais sur le point de pleurer. Rassuré soudain par les éclats de rire de ma mère, je m'assoupissais à nouveau, et mes rêves s'envolaient dans les vagues du vent.

Mes mains et ma voix ont tremblé lorsqu'à mon tour, j'ai lu devant les autres, comme la première fois il y a bien dix ans. Je dois être le seul auteur à revenir ainsi en arrière. Mon texte est trop court à mon goût, il manque de poésie, j'ai fait des répétitions. Je suis très loin de mon deuxième bouquin au style décapant que la presse avait trouvé « encore mieux que le précédent » où disait-elle, « l'écrivain a trouvé son rythme de croisière ». Je n'ai jamais rien trouvé, j'ai bossé des heures des jours et des nuits durant des mois. Ce sont eux les médias qui m'ont bourré le crâne de leurs flatteries, et moi comme un gosse j'ai suivi. J'ai cru que ma plume voguait maintenant sur les flots de la littérature moderne. J'ai laissé ces jolies associations de mots couler de mon imaginaire et les ai couchés au fil des pages, sans me préoccuper de vraiment travailler. Mon dernier roman s'est moins vendu.

Dans l'atelier, tous m'ont écouté. Tandis que je lisais, je levais de temps à autre, les yeux vers les participants. J'étais troublé par ces regards tournés vers moi. Puis je me suis tu. Le silence a pesé. Et je vois encore dans ces yeux brillants, les étincelles de plaisir accompagnées de propos sincères. J'étais si loin des compliments élaborés à l'avance dans les salons parisiens, pour épater et qui finissent inmanquablement par une question du genre, « avez-vous lu le dernier Houellebecq ? – Non, je ne l'ai pas lu, t'as un problème ? » Ai-je souvent eu envie de répondre. Mais je prenais le même ton pour citer des phrases piquées dans la presse spécialisée que je m'employais à lire pour être dans le coup.

Six mois se sont écoulés depuis cette escapade dans le Luberon. Ce retour aux sources fut une excellente idée. Grace à Sophie ma plume est revenue. Je viens de renvoyer les dernières épreuves de mon livre resté en panne. Tous ceux qui l'ont lu à la maison d'édition sont formels : il est digne d'un prix. Il paraîtra à la rentrée littéraire prochaine. Sans attendre, j'ai entrepris mon sixième roman. Tout va bien. J'écris quatre à cinq heures par jour. J'ai des retours élogieux sur tout ce que j'envoie. Les à-valoir suivent. J'ai remboursé mes dettes et je m'offrirai bientôt quelques semaines de vacances. Toutefois, je redoute le tumulte que va créer la parution. Il y aura les salons, les remises de prix, les interviews, les séances de dédicaces. Je devrais aussi sourire aux moments où je n'en aurai pas envie, rester positif devant les journalistes, accepter avec bienveillance les critiques les plus débiles. Je serai questionné sur ma vie privée, mon histoire. Je répondrai de manière à ce que mes

interlocuteurs, même les plus nuls, se sentent intelligents, afin d'avoir un bon article dans leur journal.

L'idée de ces contrats que j'aurai à honorer dans quelques semaines m'angoisse déjà. Je repense avec bonheur à ce séjour parmi les écrivains. Il me revient souvent les moments chargés de bonne humeur et de bienveillance, écrire par plaisir. Alors, quelquefois je rêve d'un autre week-end animé par Sophie. Mais aujourd'hui, je suis un professionnel de la plume. Reconnu et célèbre, je ne fais plus ce que je veux. J'ai des contraintes, des comptes à rendre, mais j'aimerais tant redevenir un écrivain, en vain.

Richard Peucelle